

SURRÉALISME ET PSYCHIATRIE : LA SOLITUDE DES RÉSISTANTS DE FOND

Entretien de Lucien Bonnafé avec Guy Bruit et Michel Gauthier-Darley
La Ville du Bois, 8 juin 1994

Lucien Bonnafé — Vous venez me mettre à la question sur la fertilité des années 30 m'avez-vous dit? C'est très bien : il faut faire l'apologie de l'esprit d'invention qui a soufflé dans les années 30! Je vous écoute.

Michel Gauthier — Je souhaitais vous poser d'abord des questions sur les rapports entre les gens du groupe surréaliste et les médecins, puisqu'il y a eu plusieurs médecins qui sont entrés dans le groupe Aragon avait fait des études de médecine, et Breton y avait touché aussi.

L. B. — Breton était praticien en psychiatrie; au cours de son service militaire, il a exercé à l'asile de Saint-Dizier.

M. G. — Est-ce que c'est par eux que la connaissance du freudisme est entrée chez les surréalistes, ou bien est-ce que c'était quelque chose qui était déjà plus diffus?

L. B. — Non, ce n'est pas par le canal médical. Dans le monde médical, à ce moment là, l'imprégnation par la leçon freudienne, c'était zéro. Dans l'après-guerre de 14, l'impact de la leçon freudienne venait tout à fait à contre-courant des vécus médicaux ordinaires. De toute façon, en dehors des questions d'érudition, ce qui est important, c'est que l'amour du discours de la folie joue un rôle tout à fait fondamental dans le mouvement surréaliste. Il trouvera son expression admirable dans *L'Immaculée Conception*, avec ce refus du rejet de la pensée pathologique comme inhumaine. C'est très méconnu, parce que quand on pense au surréalisme et à l'aliénisme, on néglige beaucoup le versant qui est la dimension d'intérêt pour ce discours comme discours humain contre le vécu inhumain. Chez Artaud, il y a une parole admirable. Artaud connaissait bien le monde psychiatrique; il a travaillé avec Édouard Toulouse, et l'idée de « salade de mots n'était pas une vision poétique chez lui. Combien êtes-vous pour qui le discours des malades, du schizophrène, dit-il exactement, n'est pas autre chose qu'une salade de mots ?; l'expression salade de mots u était dans la littérature psychiatrique officielle, et c'est avec ça que nous étions nourris, que nous avons été enseignés. C'est ce qu'Artaud a dit avec son éloquence exceptionnelle. Mais Crevel aussi a beaucoup insisté là-dessus. Crevel a

suivi assidûment les leçons de Sainte-Anne, et il a manifesté très tôt un état de rébellion, contre ce qu'on y enseignait, dont il y a des traces dans la rubrique « Air du temps » de **Commune**, que j'ai citée dans mon bouquin (1). Il y a dans tout cet intérêt du mouvement surréaliste pour la folie quelque chose dont les impacts sont difficiles à mieux définir. Breton et Aragon ont fait connaissance au Val-de-Grâce, alors qu'ils étaient au 4^e fiévreux; le 4^e fiévreux, dans la médecine militaire, c'était le service psychiatrique. Tout ça s'articule beaucoup plus sur le fond même de la pensée surréaliste que sur les aspects que je dirais anecdotiques ou médicaux. Ce à quoi je suis sensible, c'est le mouvement profond la vision surréaliste était une vision de résistance à la proscription de la pensée et du discours de la folie.

M. G. — N'y a-t-il pas une préhistoire à cela ? Dès l'enseignement de Charcot, des littéraires ont commencé à s'intéresser à l'hypnose, à l'hystérie. Dans les romans naturalistes, l'hystérie apparaît, et les précurseurs du surréalisme, Jarry si on veut, avaient cette idée que le discours des aliénés veut dire quelque chose.

L. B. — Arriver à repérer des visions au niveau des ancêtres me paraît en effet très important.

G. B. — Vous avez parlé de **L'Immaculée Conception**, et dans un texte de vous que j'ai lu, vous indiquez un lien entre **L'Immaculée Conception** et le poème qu'Éluard a écrit à Saint-Alban...

L. B. — Le fait qu'Éluard vienne se réfugier à Saint-Alban pendant l'Occupation a un côté extrêmement fortuit, comme est toujours la vie : les liens avec Éluard, avec sa famille, avec Cécile ont fait que, quand il a fallu — c'est Louis Parrot qui a dit ça — que la poésie prenne le maquis Éluard a trouvé une crèche chez le directeur de l'Asile de la Lozère. Parce qu'il avait quand même un peu poussé, Éluard, il avait publié **Poésie et Vérité 42** sous son nom! Alors il a dû naviguer à travers des refuges. Mais ce qui compte, c'est l'importance de la présence d'Éluard. Tosquelles, mon congénère et complice de Saint-Alban, le raconte beaucoup : comment la présence d'Éluard a fertilisé notre regard, celui de ce que j'avais baptisé « la Société du Gévaudan » (2) (c'était notre groupe de travail, qui faisait le boulot autant qu'il faisait marcher la boîte, qui animait le mouvement de recherche, etc.). Le travail de la Société du Gévaudan a été imprégné par la présence d'Éluard et l'écriture des souvenirs de la maison des fous, de ces échos de la parole des fous et des folles surtout, qu'il connaissait, qui venaient chez moi, avec qui on avait des liens très familiers; il les écoutait, il les a en, quelque sorte transposés

dans ces poèmes admirables : *Je pleure et on rit ma souffrance est souillée/ Et le mur du regret cerne mon existence...* . Alors ça...

M. G. — Ça pourrait presque être d'Artaud..

L. B. — Ah! tout à fait! Dans l'ensemble de la vision surréaliste, il y a ce qui est parlé par Éluard à Saint-Alban, avec une éloquence extraordinaire, qui est *Le Cimetière des fous*. Le dernier poème de **la Maison des fous** (3), c'est « **Le Cimetière des fous** », qui est, pour les gens qui comme moi ont été les rebelles à l'Institution asilaire, un texte admirable et qui a une charge de sens peu commune. Il est inscrit sur une stèle dans le cimetière de Saint-Alban. Toute cette sympathie, en donnant au mot son sens le plus fort, la sympathie du mouvement surréaliste pour cette pensée des proscrits, des exilés, des rejetés, des ségrégués », pour tout ce qui porte la marque de la ségrégation, de la discrimination et du rejet, c'est vraiment un des thèmes majeurs dans l'ensemble de la pensée surréaliste. C'est en ce sens que le surréalisme et la folie forment un héritage. Une parenthèse je suis content de vous entendre dire qu'il y a des antécédents. La vision commune, ordinaire, les idées reçues, font penser le surréalisme, l'innovation, plus comme rupture que comme héritage, alors que la pensée novatrice est une pensée de rupture, mais c'est une pensée de rupture ancrée dans un héritage. J'en ai parlé à propos de Jean Marcenac, à Figeac, et j'ai fait un discours sur la tradition en disant que dans le langage commun le traditionalisme apparaissait comme passéisme, comme vision conservatrice, alors que si nous personnifions quelque chose, c'est aussi une tradition, que j'ai nommée tradition copernicienne. Il n'y a pas de chercheur qui ne soit possédé par la volonté d'inventer un autre regard sur la réalité que le regard qui est imposé par les forces dominantes, de construire un modèle de regard critique et constructif, de lutter à mort contre les apparences. Et le surréalisme a eu ce côté très méconnu, le côté *révélateur* de notre tradition révolutionnaire, la découverte des précurseurs de l'innovation.

M. G. — L'action de Breton pour ressusciter des peintres d'autrefois qui avaient été complètement méconnus et dont on ne voyait que la bizarrerie en quelque sorte a été tout à fait dans le sens de ce que vous venez de dire.

L. B. — Et c'est une des choses les plus méconnues, ce travail de découvreur, le mouvement surréaliste comme un mouvement découvreur.

M. G. — Est-ce que vous avez vu cette résurrection de Clérambault récemment?

L. B. — De Clérambault est beaucoup revenu à la mode à cause des découvertes sur le drapé, de ses photos... Mais il n'y a pas que ça.

M. G. — On vient de republier son livre sur l'hystérie.

L. B. — De Clérambault a représenté pour nous ce sur quoi je reviens toujours, c'est-à-dire une perversion de la psychiatrie dans un sens aussi peu thérapeutique que possible. Récemment j'ai vu un de mes bons potes, un gars que j'ai amené à l'hôpital en 58, qui y est resté peut-être quinze jours et que je revois beaucoup depuis; c'est un très bon instructeur... Et alors je lui dis : « Tiens, il faut me raconter vos rapports avec la Tour Pointue ». Parce que Clérambault, c'est la Tour Pointue, l'infirmerie spéciale du Dépôt. Ce copain a été trois fois à la Tour Pointue. Une fois, c'était pour injure à agent, un truc dont il était un peu familier. La deuxième fois, c'était pendant l'Occupation quand, à l'occasion d'une rafle, on s'est aperçu qu'il était rebelle au travail obligatoire, et c'est à la Tour Pointue qu'on a ramassé les types qu'on a repiqués pour les envoyer en Allemagne; alors, il a fait son passage à la Tour Pointue avant d'aller à la caserne des Tourelles d'où on l'a envoyé travailler à Dresde, où il a vécu les bombardements. Et la troisième fois, c'est quand il est tombé fou, et il est allé au Dépôt, côté infirmerie spéciale. Dans le Dépôt, il y avait des grilles pour les fous, il avait un peu perdu la tête et il est passé là... u Là, on est bouclé, tabassé, interrogé » sa parole, je la reprends souvent, parce qu'il y a cet interrogatoire du malade; ils disent l'interrogatoire, il est écrit interrogatoire dans toute la littérature de Clérambault, toute la littérature du temps. Un de mes disciples, Jean-François Reverzy, qui est à la Réunion, a étudié toute cette psychiatrie d'interrogatoire. Cette psychiatrie de dépistage est aux antipodes de tout ce pour quoi nous militons. C'est vraiment le comble de l'horreur. Quelqu'un qui, en ce moment, pour des raisons diverses, a repris beaucoup de place dans mes réflexions est Georges Canguilhem. Nous parlions tout à l'heure des maquis... Quand je suis monté au Mont-Mouchet, Canguilhem était venu s'installer sur mon territoire, j'étais responsable du territoire de la Lozère. Quand les maquis d'Auvergne ont envahi le Mont-Mouchet, n'écoutant que mon devoir, je suis monté au maquis, et une des premières choses que j'ai vues, c'est une tente de la Croix rouge. J'y ai trouvé le Commissaire adjoint de la République pour l'Auvergne qui était Georges Canguilhem, le docteur Canguilhem, qui faisait passer le Conseil de révision aux recrues du maquis. Nous avons repris nos anciennes relations. Nous parlions du mouvement des idées dans les années 30, j'ai

connu Canguilhem dans ces années-là. Il m'a rappelé un souvenir quand je l'ai revu à l'occasion du cinquantième anniversaire de sa thèse, qu'il a passée en novembre 1943 alors qu'il était à Clermont-Ferrand, replié avec la Faculté de Strasbourg; il m'a rappelé que la première fois que nous avons eu affaire ensemble, c'est quand j'étais venu le chercher dans son lycée, l'Hôtel de Bernis (l'Hôtel de Bernis était un lycée de Toulouse), pour lui demander de faire un exposé sur la philosophie. C'est du Bar de l'Opéra, 1, place du Capitole à Toulouse, que nous avons fait élection, pour divers motifs, les uns politiques, et surtout parce qu'il y avait une salle de réunion derrière... On était chez nous. C'est là que Canguilhem a fait sa conférence. En fait, si on se voyait beaucoup, c'était chez Silvio Trentin. Silvio Trentin était député antifasciste italien, réfugié, et libraire à Toulouse; il est mort dans la libération de l'Italie par la suite. Chez lui, c'était le grand théâtre des débats dans le monde antifasciste toulousain ; c'était notre salon. Il y avait deux professeurs de philosophie antifascistes que nous cultivions beaucoup, nous les jeunes, et l'effervescence des années 30 dont je parle comportait cette dimension. Il y avait Vladimir Jankélévitch et Georges Canguilhem, avec qui nous avons des relations de fraternité respectueuse. Mais Canguilhem était devenu étudiant en médecine; il était mon cadet à la Faculté de Médecine, parce qu'il commençait à étudier le normal et le pathologique en bonne connaissance de cause. Ce qui fait que nous avons des relations. Canguilhem s'est intéressé à l'histoire de la médecine du point de vue de ses préoccupations d'étude méthodologique et épistémologique; il a fait ses études de médecine pour étudier le normal et le pathologique et il a joué un rôle extrêmement important. Chaque fois que j'évoque la fertilité de nos travaux pendant l'Occupation, et toute la fertilité de l'École du Gévaudan qui est devenue un peu légendaire, je me centre sur les deux personnages ' incarnant ce qui nous animait le plus : le mouvement surréaliste et le mouvement surrationaliste. Un des textes les plus forts qui m'aient marqué, dont j'ai été très profondément imprégné, dans cette fertilité des années 30, c'est, dans le numéro d'*Inquisition* de juin 36, « Le surrationalisme u, ce texte prodigieux de Bachelard, que j'ai reproduit dans M, au début de la revue, et que j'ai reproduit de nouveau pour son cinquantenaire. Ce texte était bouleversant. On parle de par où passe l'intérêt pour la leçon freudienne : ça passe par Bachelard; pour nous, Bachelard, c'est La Psychanalyse du feu, qui sort à ce moment là; on est infiltré du regard que Bachelard pratique mieux que personne.

M. G. — Ça n'a plus grand-chose à voir avec le freudisme... Ah ! vous n'êtes pas d'accord ?

L. B. — Non, pas du tout d'accord! Je ne cesse de protester contre la réduction de la leçon freudienne à l'ensemble d'informations, de pratiques, etc. correspondant à ce que Freud appelait les psychanalystes de métier. C'est un fait qu'à l'heure actuelle le vécu moyen de la psychanalyse est réduit à cela. Mais si on lit Freud autrement qu'en psychanalyste de métier, notamment la dernière des **Nouvelles Conférences**, qui est un texte auquel je me réfère très souvent, on s'aperçoit qu'il n'y a pas que la psychanalyse de métier. Il y a toute une dimension d'inspiration freudienne que Bachelard a baptisée le premier la « psychanalyse de la connaissance », et ce travail De psychanalyse de la connaissance a été un des moteurs principaux de mon fonctionnement mental. C'est en 1942 que sort **L'Eau et les rêves**. Or dans **L'Eau et les rêves**, Bachelard se livre à une sorte de vagabondage très intéressant. Il reprendra l'expression psychanalyse de la connaissance « par la suite, et avec un instinct des choses qui m'a beaucoup frappé, il n'y mettra plus de guillemets. Alors que Michel Foucault, qui est beaucoup son disciple et qui est le disciple très direct de Canguilhem, ce Canguilhem qui est le successeur de Bachelard, met des guillemets pour parler de la psychanalyse de la connaissance médicale; il le fait dans un livre tout à fait fondamental, **Naissance de la clinique**, à mon sens bien plus important que **L'Histoire de la folie**. Moi je m'amuse beaucoup, et je reviens très souvent sur cette histoire de guillemets. J'ai écrit récemment un texte pour la Convention Psychanalytique de Strasbourg là-dessus : sur l'éloge de la psychanalyse de la connaissance et la réflexion sur le vécu commun qui oblitère cette importance considérable de la leçon freudienne. Mais je reviens à Saint-Alban. À Saint-Alban, il y a la vision surréaliste personnifiée par Éluard, la présence d'Éluard, et la vision sur-rationaliste, la dimension psychanalyse de la connaissance personnifiée par Georges Canguilhem. Comment Canguilhem s'est-il retrouvé à Saint-Alban? Après la bataille du Mont-Mouchet, un jour, le concierge, que je voyais de mon bureau qui à Saint-Alban domine la loge, me dit : « Ya deux messieurs qui vous demandent ». Deux messieurs, pour les gens de ma trempe, ça la fout un peu mal! « C'est deux curés » ; ils montent, les deux curés... C'était pas deux curés, c'était le costume que Canguilhem avait trouvé Dieu sait où et qui lui donnait une allure de curé; il était avec un de ses amis que j'ai oublié. Canguilhem a donc vécu à Saint-Alban dans l'après bataille du Mont-Mouchet; il a soigné les blessés du maquis et nous a beaucoup aidés. Tout cela que je raconte peut paraître très anecdotique, mais ces

anecdotes touchant mes rapports avec Canguilhem ont un côté quotidien qui est, pour moi, d'une richesse de sens énorme. J'en parle volontiers. Mais je dois d'abord vous raconter ma passion pour la découverte de Bachelard, ma passion bachelardienne. C'est postérieur à ma classe de Terminale. En Terminale, en 1927-28, j'ai eu la chance d'avoir un prof de philo qui était loin d'être un formateur, un doux individu qui regardait beaucoup par la fenêtre, pas un gars qui a des allures de maître à penser, pas du tout (Ellenberger, il s'appelait); je lui ai gardé une grande reconnaissance parce que, mine de rien, il a beaucoup cultivé, stimulé le matheux que j'étais : j'ai été un des deux cents jeunes matheux du meilleur niveau de France puisque j'ai été présenté au Concours Général... J'étais donc le gars qui était déjà passionné d'histoire de la philosophie des sciences. Il y a quelque temps j'ai retrouvé l'exemplaire d'un bouquin pour lequel je m'étais passionné quand j'étais en Terminale c'est **Les Atomes**, de Jean Perrin, de 1912. Vous connaissez le dernier chapitre des **Atomes**; c'est un texte prodigieux, et c'est de là-dedans que j'ai extrait le désir de donner au possible une borne; toujours et toute ma vie je suis revenu là-dessus. Jean Perrin en 1912 : on parlait d'ancêtres, hein? Tout le germe, toute l'ancestralité de la psychanalyse de la connaissance est là-dedans : le désir de donner au possible une borne, et tout ce qui nous animera par la suite et qui ne se réduira jamais à n'être que la recherche d'une borne. A propos d'Henri Lefebvre, je le récitais au sujet de l'aliénation comme borne à la connaissance. La question des barrages qui s'opposent à l'innovation, c'est cette problématique qui a animé notre recherche. Alors, ce qui me fait toujours parler d'épistémologie critique, quand je dis épistémologie tout court, c'est cette dimension-là que j'ai en tête.

G. B. — Et votre professeur de philosophie! Dans un de vos textes, vous parlez du « beau travail de fertilisation des leçons de l'école communale par celles de l'école buissonnière ».

L. B. — Oui, je reviens à ce qui vous avait tant frappé à propos de la passion des cultures lointaines. Je n'ai pas beaucoup de souvenirs précis de ma classe de philo, mais j'en ai un qui me revient : c'est quand mon prof de philo m'avait manifesté quelque chose comme de la sympathie parce que j'avais parlé de l'art précolombien dans un devoir. Pourquoi un garçon de seize ans, quasi inculte mais lisant les journaux, des trucs comme ça, s'était-il mis dans un devoir de philo à manifester de l'intérêt pour l'art précolombien! On parlait d'anciennes souches, comme ça, en réalité difficiles à explorer : cet intérêt pour les cultures... Qu'est-ce qui était dans l'air du temps? et qui faisait que quelqu'un de ma trempe pouvait s'en aller vagabonder dans telle ou telle direction?

M. G. — C'est ça qui devient tellement difficile à saisir après coup.

L. B. — Or c'est ça qui est important. Je vous parlerai de nouveau de l'École du Gévaudan et du travail qu'on y a fait quand on a retrouvé Canguilhem; je vous montrerai un texte de 1943. Ce texte que j'ai fait reproduire est un texte d'une violence extrême quant à la méconnaissance de la folie « la connaissance de la folie est fausse », etc.; c'est un texte fulgurant, qui est de vingt ans antérieur à *Naissance de la clinique* et antérieur de quelques mois aux retrouvailles avec Canguilhem. C'est dans l'air, ça circule, ça souffle comme ça; mais j'en reviens à l'amour des terres lointaines. Il y a eu, pratiquement contemporaine, tout de suite après ma Terminale, l'Exposition Coloniale de 1931. Et là, j'ai eu connaissance des tracts surréalistes. « Ne visitez pas l'Exposition Coloniale ! »; et le deuxième, je ne sais pas si vous le connaissez « Un pavillon de l'Exposition Coloniale a brûlé ». Et alors le premier réflexe était de satisfaction : un pavillon a brûlé! Mais attention, ce n'est pas si simple, car ce pavillon, c'était celui des Indes Néerlandaises, ce pavillon contenait les productions les plus admirables de l'art, et lisez dans le regard surréaliste à quel point l'art des fétiches africains et océaniens, des fétiches comme disait Apollinaire, est tout de même autre chose que les bondieuseries saint-sulpiciennes. On avait ça dans la peau, c'est quelque chose qui est venu comme ça, sans en être directement influencé par des choses aussi nettes que l'affirmation, d'abord par Apollinaire, le premier grand découvreur, que je ne connaissais pratiquement pas encore à ce moment-là; c'est venu de l'amour pour les fétiches et les autres cultures.

G. B. — Dans le prolongement de ce que vous dites, il y a, tout de suite après la guerre, le film de Resnais, *Les Statues meurent aussi*, qui a été censuré, interdit...

L. B. — Ça, c'est un aspect de rébellion. La rébellion contre la prohibition..., une des retombées les plus sensibles de la haine du colonialisme.

M. G. — Et vous parliez aussi de l'aspect proprement esthétique ; par exemple, quand Lévi-Strauss raconte son séjour à New-York pendant la guerre, il dit qu'il a visité à plusieurs reprises des brocanteurs, des antiquaires avec André Breton et que Breton avait un coup d'œil absolument infallible, il repérait tout de suite un masque, un fétiche, et ça, c'est au bénéfice de Breton. Mais en même temps il en a fait de l'argent...

L. B. — Oui!

G. B.- C'est-à-dire quel était le rapport vrai entre son coup d'œil infaillible d'esthète et sa sympathie pour les gens qui avaient produit les œuvres? Je vous demande ça parce que j'ai de Breton une vue très littéraire, qui s'attache à des textes. Ce qui m'a toujours gêné quand j'ai lu Breton, c'est un côté un peu fabriqué. Je n'ai jamais en lisant Breton le sentiment de sincérité que j'ai en lisant Éluard ou certains textes d'Aragon. Breton, il y a quelque chose qui résiste; pour simplifier, je lui trouve un petit côté truand! D'où ma question son coup d'œil infaillible était-il vraiment, profondément lié à une sympathie pour les peuples qui avaient produit les œuvres qu'il repérait ?

L. B. — Ah oui... Breton, il faut le dire, est le plus déchiré des hommes. C'est à la fois un homme dont beaucoup qui l'ont connu de près disent qu'il avait un cœur d'or, etc., une générosité, et qui en même temps était le plus affreux dogmatique. Il est très profondément dans une sorte de comble d'ambiguïté.

M. G. — Pour moi, les *Manifestes du surréalisme*, ça ne tient pas debout. Je veux dire : c'est une suite de paralogismes, où les métaphores tiennent lieu d'arguments, ça ne tient pas, et qu'on ait considéré Breton comme un penseur, alors que tout de même des gens comme Artaud, comme Bataille, comme Queneau un peu après...

L. B. — Queneau est un maître de la pensée française. Un autre Char. J'ai relu beaucoup Char récemment pour l'avis qui m'avait été demandé par *Chimères*, qui est monté par Daniel Sivanon, Bretecher, etc., et c'est à Saint-Alban que Sivanon et Bretecher m'avaient dit : « Tu devrais faire un papier ». C'était à propos de résistance; c'était au moment où avec des gens de là-bas on parlait des inscriptions : « Résistez! », celle de Marie Hubon à la Tour Constance à Aigues- Mortes, et celle du camp de l'Hospitalier, celle qui est gravée dans le banc de pierre « Cévennes, résistez! ». On parlait de ça. Je rencontre Bretecher à mon retour de vacances et on reprend la conversation; il me cite quelque chose, et il me dit « C'est du Char ». J'ai relu Char, et j'ai été saisi par l'historicité de ses paroles; tout est daté. La date à laquelle il a parlé des manipulateurs d'opinion, c'est extraordinaire. J'ai repris l'idée première de mon texte en lui donnant comme sous- titre : « Lisez René Char », et j'ai pointé un certain nombre de séclérations de lui qui sont d'une luminosité prophétique. Et quand il parle du surréalisme justement, il y a une lettre à Breton où il parle de ses scories et aussi de ce qui fera sa grandeur; c'est d'une luminosité admirable.

G. B.- Est-ce que ce mouvement surréaliste n'a pas été trop accaparé par les « littérateurs », si vous voulez, de telle sorte que ça aurait masqué ce qu'il y avait de plus important ?

L. B. — Vous avez tout à fait raison. La vision du surréalisme dont je parle, c'est toujours la même chose : ce dont je parle n'est pas une école littéraire. Mais je pense que la mainmise, sur le mouvement surréaliste, de ce qu'il eût été du génie surréaliste de combattre a été un des aspects les plus préoccupants de ce qui fait notre temps. J'ai fait deux comparaisons : pourquoi est-ce que la leçon freudienne a donné naissance à tant de perversions groupusculaires, sectaires? Pourquoi la leçon de Marx a-t-elle donné naissance à un fétichisme, à un calotinisme? Pourquoi? C'est parce que ce qui est le plus dérangent est forcément contaminé avec le plus de virulence par ce qu'en principe il devrait combattre. Les mouvements surréaliste, psychanalytique, marxiste sont des exemples extraordinaires pour voir comment la contre-attaque de l'idéologie dominante s'infiltré là-dedans; et la perversion du mouvement surréaliste par ça est un phénomène historique sur lequel la psychanalyse de la connaissance dont je parle a lieu de s'entraîner. Quand je parle de psychanalyse de la connaissance, je reviens toujours à mon bon maître Denis Diderot : « Rendre science et philosophie populaires »; c'était le mot d'ordre de ***l'Encyclopédie***. Alors quand je parle de l'épistémologie critique et populaire, je dis qu'on ne sait pas en percevoir les germes; mais ils sont dans la sagesse populaire qui dit tant de conneries de temps en temps et tant de vérités. « Qu'est-ce qu'ils ont dans le trouignon pour causer comme ça ? » C'est dans la sagesse populaire. Et avec la séquence qui, quand on sait entendre la fertilité du discours populaire, va avec : « et d'où ça leur tombe? ». Or le pédantisme scientifique a entre autres infirmités une cécité extraordinaire quant à voir ce que ça veut dire; ils sont sourdingues! Tout le scientisme est barrage. L'opium du peuple... Un des thèmes qui m'amuse le plus, c'est celui de l'opium du peuple. Comment, dans le monde où nous vivons, l'image de l'opium du peuple a dégringolé dans un cliché qui, au premier regard, paraîtrait inutilisable. Mais ils n'ont pas lu Marx; ils n'ont pas lu le texte de ***La Sainte-Famille***, tout à fait extraordinaire : « Elle [la religion] est à la fois l'expression de la misère réelle et la protestation contre la misère réelle; elle est le soupir de la créature accablée ; elle est le cœur d'un monde sans cœur, l'esprit d'un temps sans esprit ; elle est l'opium du peuple ». La réduction, la dégradation de la valeur extraordinaire de cette image est un des phénomènes de société les plus préoccupants qu'on puisse voir. Alors que le principe d'étude de l'opium du peuple, c'est toujours de revenir à l'histoire des barrages, des oblitérations. Avec la grande

contradiction que notre conversation met en évidence, qui est celle-ci l'extraordinaire fertilité de tel mouvement, de telle ou telle mouvance, et en même temps les extraordinaires effets de sa dégradation, des dégradations groupusculaires, qui en sont un aspect tragique.

M. G. — La dégradation groupusculaire, dans le cas du marxisme, est précédée par quelque chose qui est son institutionnalisation. Dans une certaine mesure, ça a joué aussi pour le surréalisme, avec Breton. Mais avant que les sectes se créent, il y a l'Église ; et c'est l'Église, fondamentalement, quelle qu'elle soit, qui met cette chape, qui empêche de percevoir le réel, le vivant.

G. B. — Le goût des certitudes est plus fort que celui des questions, des problèmes. Et pourquoi ça ne serait pas arrivé au marxisme, au surréalisme?

L. B. — C'est de la même trempe que l'outrecuidance. L'outrecuidance qui est le vice profond, le nom savant de la connerie scientifique, la fétichisation d'un certain état de la connaissance telle qu'on l'a avalée : ce que j'appelle le cléricisme issu de la religion positiviste, parce que je n'aime pas dire le positivisme tout court, c'est trop simple, c'est trop catégoriel. Mais tout ce cléricisme, c'est effroyable! Et les germes existent toujours dans les pensées les plus fertiles. Une des pensées les plus fertiles que je connaisse, qui m'a beaucoup nourri, est la pensée de Marx. Or il y a dans les *Manuscrits de 1844* une vision du communisme que j'ai souvent reprise, la fin de la querelle entre l'existence et l'essence, et surtout la fin de la querelle entre l'individu et l'espèce. C'est ça le thème, la vision à laquelle nous sommes attachés; c'est notre acte de foi! Mais alors Marx résout le mystère de l'Histoire; il sait qu'il le résout! Paf! Le germe est là. Moi qui ai toujours été frappé de tout ça, j'ai beaucoup cité ce texte, mais j'ai toujours marqué que j'étais préoccupé par la résolution du mystère, par le germe. Ceci dit, quand on lit l'ensemble, avec le côté un peu vagabond des *Manuscrits de 1844*, Marx finit par dire que le communisme n'est pas la fin... La contrepartie apparaît. Mais cette émergence où il résout le mystère, et où il sait qu'il le résout, est un des aspects les plus dramatiques de la leçon révolutionnaire : comment peut-elle se laisser infiltrer par la certitude? C'est les "certitudiens», comme dit Montaigne.

M. G. — Ce qu'on pourrait dire à la décharge de Marx, c'est qu'il ne présente pas une explication complète de l'histoire humaine. Par exemple il ne connaît pas les sociétés primitives, et il les laisse de côté. C'est Engels qui en parlera. Ce n'est d'ailleurs pas toujours mauvais, ce que dit

Engels, qui aura le bon esprit de s'inspirer de Morgan plus que de Frazer, et c'était déjà un coup de génie. Mais quand le Marx de 44 fait l'histoire sociale, c'est au fond l'histoire de la société moderne, et là, de fait, il a l'impression qu'il détient la vérité; il a trouvé la clé. Mais il y a des zones qu'il laisse dans l'indéfini.

L. B.- Oui, il est évident que le texte en question, si je m'y suis tant référé dans ma vie, c'est parce que je lui trouve une prodigieuse luminosité. Mais attention! L'autre germe, celui de l'autoritarisme, ou du totalitarisme futur, est là aussi. Alors il faut apprendre à lire Marx en disant : Tiens, il y a le germe! ', mais en tenant compte du côté génial dans l'explication du fonctionnement de la société, dans les visions sur l'avenir, parce que la fin de la querelle entre l'individu et l'espèce, ce n'est pas une blague. Je voudrais maintenant parler de la mémoire. Et à l'enseigne de tous mes discours sur la mémoire, je reviens à la leçon freudienne et à la psychanalyse de la connaissance : n'oubliez pas l'oubli.

M. G. — Je ne sais pas si son nom vous dit quelque chose, mais Guy Bruit et moi avons connu un homme qui s'appelait Lucien Brunelle. J'ai assisté plusieurs fois à des séminaires de lui; il avait élaboré la notion d'inconscient cognitif, et il avait établi, ce qui à première vue peut paraître étrange, des passerelles entre Wallon et Piaget d'un côté, et Freud de l'autre. Il avait montré qu'il y avait des connexions à établir; et ça va tout à fait dans votre sens.

L. B. — Est-ce que vous avez connu Ajourriaguerra?

M. G. — Bien sûr. Excusez-moi de dire ça, mais j'ai travaillé à Sainte-Anne dans une équipe qui était dirigée par Hécaen et où Ajourria venait constamment. Mais Ajourria était le grand bonhomme; Hécaen n'était pas du tout à sa hauteur.

L. B. — On l'aimait bien, Hécaen. Mais Ajourria, c'était mon copain et maître.

M. G. — Hécaen était positiviste.

L. B. — Oui, oui, c'est vrai. Mais Ajourria était la grande lumière. Le 14 décembre 1940, vous voyez, j'ai une photo de la salle de garde de Ville-Evrard, où Folin est encore en uniforme; c'est dire que la guerre est tout juste sur son déclin. Et Ajourria et Michel Douchanski, qui par la suite seront chassés, sont sur la photo. Et notre salle de garde est assez perméable à des inspirations qui sont d'un autre genre Ajourria en particulier est un grand maître de l'humour. On avait décidé de faire un « tonus »; et avant la Noël, parce que ce tonus de Noël a été fait le 14

décembre, sous la présidence d'honneur de Philippe Pétain, écrit "Pétin", Maréchal de France, etc., et la présidence effective de Ajurriaguerra. Et Ajurria, qui était notre très cher maître, on l'adorait, est venu présider le tonus, qui s'appelait "Pâturage et Labourage". C'était un truc terrible : il y avait un Diable pour enlever les morts, parce qu'il y avait des morts, des morts, des morts, des morts. Et ce jour-là, entre la direction de Ville-Evrard et le canal, en se promenant sur le trottoir avec Ajurria, on discutait : "Nous la gagnerons, cette guerre, nous la gagnerons". Et c'est là tout le côté ironique... C'est vraiment des témoignages extraordinaires par rapport au vécu de l'Histoire, qu'en décembre 1940 on ait été comme ça.

M. G. — Le médecin dont Cohen et moi étions le plus proches à Sainte-Anne (je ne suis pas du tout médecin, je suis un « littéraire », mais j'appartenais à une équipe de recherche sur l'aphasie), le médecin dont j'étais le plus proche, peut-être le connaissez-vous, c'était Angelergues, René Angelergues.

L. B. — René Angelergues a été mon très fidèle disciple. René Angelergues est un des étudiants qui, dans le vent de la Libération, est venu me voir dans nos activités mobilisatrices de la jeunesse, et il est celui qui s'est tant accroché à moi que, quand j'ai repris du service et que j'ai cherché à utiliser quelqu'un faisant fonction d'interne, les Angelergues ont été mes deux premiers internes. J'ai repris du service, parce que j'ai été conseiller technique au Ministère jusqu'en 47, et en 47 je suis redevenu homme de terrain. On est toujours resté très copains. Ah, c'est bien, ça : on est en pays de connaissance.

M. G. — Vous voyez, je vous parlais du positivisme de Hécaen... L'équipe que dirigeait Hécaen a éclaté. C'était une équipe du CNRS ; elle a été remplacée par une équipe de l'INSERM que Hécaen a continué à diriger, mais de laquelle David Cohen, Angelergues et moi-même étions partis. Vous vous rappelez les tests... Par exemple, on dit à un malade je vous donne trois mots, « cheval », « rouge », « voir », et vous faites une phrase; le malade, le patient, répond : Je vois un cheval rouge ; eh bien, Hécaen considérait ça comme une réponse fausse. Et alors, on était, nous, absolument furieux !

L. B. — Je reviens à Ajurria et à décembre 40... Ça a à voir avec un de mes thèmes les plus constants, qui est la solitude du résistant de fond. On parlait des méconnus, des résistants aux oppressions de l'homme par l'homme, qui sont partout cachés, méconnus, etc. Cette solitude des résistants à l'inhumain est un des plus grands problèmes de tous les

temps. Les potentiels de solidarité sont toujours immensément méconnus. Et le chemin de la connaissance est barré. Le sens de la solidarité est une des choses les plus subversives qui soient. Que le 14 décembre 40, des gens aussi différents que nous étions aient pu se retrouver dans un grand mouvement de solidarité, c'est quelque chose d'extraordinaire. Par exemple, Folin et moi, nous étions communistes ; mais il y avait aussi Hardy Duchenne qui, quand je l'ai retrouvé à la démobilisation, était pour quelques semaines pétainiste : oui, il croyait à la Révolution Nationale, mais ça n'a pas duré longtemps, il y a eu la persécution de nos camarades juifs pour lui ouvrir les yeux. Alors, ces états de solitude, qu'on rencontre tout le temps, ne sont que la provocation, dans des vécus comme le nôtre, à la recherche de solidarités. C'est ici que le thème au fond le plus constant de ce qui nous rassemble, c'est toujours différence et ressemblance. Un qui l'a expliqué admirablement, c'est mon copain de toujours, Jean Marcenac. Vous ne l'avez pas connu ?

M. G. — J'en ai voulu énormément à Marcenac à cause du réalisme socialiste en peinture. Est-ce que vous vous souvenez des **Parisiennes au marché**, de la première page des **Lettres Françaises** et de l'enthousiasme de Marcenac ?

L. B. — Le couillon! Il est toujours tombé dans des panneaux par besoin de montrer sa fidélité, comme tant de militants qui ont voulu montrer à quel point... Même Henri Lefebvre l'a fait, même un rebelle comme lui, qui dans la préface des **Morceaux choisis de Marx**, dans les années 30, puisque nous parlons de cette période, met déjà en garde contre ce que j'appelle maintenant le marxisme de chanoine. On est déjà nourri de ça dans les années 30.

M. G. — Cette histoire, c'était terrible, Marcenac était rentré dans le panneau, bon... Mais un type comme Fougeron? (3) Il a perdu dix ans de sa vie de peintre. Un homme qui était un peintre doué et qui fait **Les Parisiennes au marché!** Je m'étais précipité au Salon, et quand j'ai vu le tableau, je me suis dit : « Ça me rappelle quelque chose » ; je suis rentré chez moi, j'ai pris mon Larousse du XXe siècle, je l'ai ouvert à une page de reproductions de marchés au poisson de la peinture hollandaise du XVIIe siècle, il y avait le tableau de Fougeron il avait tout recopié! Ça, on peut en faire la preuve graphique. Mais le pauvre Fougeron, il ne s'en est pas remis. Quand je dis dix ans... il a fallu qu'il devienne presque un homme âgé pour se retrouver. C'est un assassinat.

L. B. — Cet animal de Jeannot, il est tombé dans le panneau, ça faisait partie de son personnage. Mais ce que je voulais dire quand même, c'est qu'il a souvent manifesté une grande lucidité, quand il parle de notre jeunesse, de notre formation, de ce que nous avons compris grâce au surréalisme. Dans mon bouquin, j'ai repris le discours qu'il a prononcé sur la différence, puisque nous n'arrêtons pas de parler de l'amour du sujet différent; quand il en vient au thème des ressemblances, il cite Eluard « Je suis la ressemblance, tu es la ressemblance ». Et cette synthèse du ressemblant et du différent, c'est ce qui est le plus annulé; c'est toujours solitude et solidarité, l'éloge des singularités en tant que productrices. Ce que je voudrais personnifier, c'est quelqu'un qui est assurément le plus singulier des hommes, dans tous les lieux d'existence, de travail; partout où j'ai fonctionné, j'étais vraiment le type qui ne fonctionnait pas comme tout le monde; je n'ai pas, dans le climat culturel dont il est question les mêmes repères, les mêmes consonances, et quand on écrit, quand on parle, il y a toujours des registres qui sont présents derrière et qui ne sont pas les mêmes. Je suis donc l'être le plus original du monde, mais j'ai toujours prétendu (et j'y ai réussi pas trop mal, à plus de 51 %) travailler avec des solidarités extraordinaires, des gens extraordinaires, bien différents de moi. Toute l'histoire de la vie institutionnelle... Je me souviens qu'un abruti-abrutisseur de première m'avait fait, quand il était interne à Vaucluse, de violents reproches : j'étais quelqu'un qui s'entendait trop bien avec les infirmiers. La vision de la folie qui imprégnait la main-d'œuvre de l'aliénisme est une des choses auxquelles j'étais le plus opposé; que je combattais le plus vigoureusement. Et j'ai dû beaucoup travailler avec des gens qui étaient imprégnés d'un regard sur la folie et de conditionnements pratiques que je ne cessais de combattre. Je me souviens de ce truc admirable que je reprends toujours dans l'article grandiose de Bachelard, l'article de 36, une des paroles dont on peut dire qu'elles ont le plus illustré pour moi tout ce courant, tout le brassage du surréalisme et du sur-rationalisme, ce courant de résistance et d'invention. Bachelard dit le professeur de philosophie enseigne à ses élèves que la vérité est établie, scientifique, etc., et l'exemple qu'il donne toujours, c'est : « la somme des angles d'un triangle est égale à deux droits » ; alors, dit Bachelard, vous répondez tranquillement « ça dépend ». Il avait bien raison ; s'il n'y avait pas des gens pour dire « ça dépend », jamais les hommes ne seraient allés sur la Lune. Bon. Alors, ce « ça dépend » est une des formulations les plus géniales, les plus éloquents de ce dont nous parlons.

G. B.- J'aurais voulu revenir un peu en arrière pour resituer les années auxquelles on est censé s'intéresser. Pour ce que vous avez dit du déchirement de Breton, qui n'est pas le seul «déchiré», car ils l'étaient tous, pris dans les tensions de l'époque, on peut peut-être mettre cela en relation avec Marx et l'époque de Marx. Il y a quelques années j'avais vu un spectacle monté par un metteur en scène turc qui travaille en France, Mehmet Ulüsoy; c'était un montage de textes, notamment de beaucoup de textes de Marx; et ce qui m'a beaucoup frappé, c'est que Marx, au fond, est un grand écrivain romantique. Et, aux romantiques allemands ou français, il arrive finalement, et souvent, la même chose qu'aux surréalistes. On les réduit à un certain nombre de lieux communs littéraires, alors que ce sont des gens qui ont aussi vécu des déchirements. Je lis toujours à mes élèves le deuxième chapitre de ***La Confession d'un enfant du siècle***, un texte qu'Aragon citait souvent, où Musset dit très bien et très vite, beaucoup mieux que beaucoup de thèses, ce qu'a été le mal du siècle, ces gens qui sont déchirés entre un présent, un avenir, etc. Est-ce qu'il n'y a pas une relation possible à faire entre les gens qui vivent les années 30, l'entre-deux guerres, et les romantiques; et est-ce qu'il n'y a pas une autre relation, peut-être plus triste à faire, entre ces années de l'entre-deux guerres et ce que nous connaissons aujourd'hui? Quand je dis «ce que nous connaissons aujourd'hui», j'ai le sentiment qu'il n'y a pas grand-chose...

L. B. — C'est un nouvel âge de grand déchirement aujourd'hui, donc un âge de grande fertilité : parce que le déchirement, il faut savoir le regarder et le traiter; il est une véritable provocation. Et l'enracinement dans la filiation romantique, bien sûr on y reviendra. Dans le numéro d'***Inquisition*** d'où j'ai tiré le texte de Bachelard, il y a un texte de Tzara qui est tout à fait étonnant et qui s'appuie beaucoup sur l'innovation que représente le mouvement romantique dans le dépassement de la poésie comme moyen d'expression pour passer à la poésie comme mode de pensée. C'est le grand thème de Tzara, et c'est vrai que le romantisme est la grande première vague dans ce courant, dans lequel on est ensuite reparti avec le mouvement surréaliste. A un moment de la conversation, on parlait des perversions groupusculaires du mouvement surréaliste... Tout de même dans les mouvements méconnus, fertilisateurs de la pensée, il y a l'ironie. Pour des gens de ma trempe, qui ont connu les grandes solidarités que nous avons, les grandes amitiés comme avec Ajurriaguerra, pour celui qui connaît un peu le milieu, le maniement de l'ironie était le principe premier de la lucidité. Il m'est revenu récemment un souvenir de toute première jeunesse; on s'intéressait beaucoup au matérialisme historique, et la matérialité de la vie était la chose sur

laquelle nous devons porter notre attention. Alors, pour prendre un exemple la matérialité de la vie étudiante, ça commence par les petits déjeuners du matin, et au petit déjeuner du matin, il y a ceux qui ont l'habitude d'absorber de la Blédine, et eux, c'est les blédiens; et il y a ceux qui prennent de l'Ovomaltine, et eux, c'est les ovomaltiniens; et il y a ceux qui prennent de l'Eleska, et ça c'est le mieux, parce qu'Eleska, c'est exquis. Voilà le genre de truc avec lequel on a toujours résisté. Et par la suite, il y a eu ce drame dans la vie où ceux qu'on appelle les « staliniens » n'avaient que le mot « trotskards » à la bouche. Les « trotskards » par ci, les « trotskards » par là : la prohibition des hérétiques, des infidèles..., et le malheur, c'est que, quand on a dit avec Marcenac à l'époque : « on va quand même devenir communistes », *quand même!* on est vraiment entré dans le truc. C'est ce qu'on appelait le Temps des cerises. Il y avait quand même le principal qui était de se solidariser avec des êtres aussi différents fussent-ils de nous. Les fameux trotskards ou autres, qui étaient souvent blédiens ou je ne sais quoi, ils ne disaient pas encore « staliniens »; mais par la suite la maladie s'est répandue dans tout ce qui était communiste, et quand ils parlaient des communistes, ils se sont mis à dire les «staliniens». Entre ceux qui disaient les staliniens et ceux qui disaient les trotskards , c'était comme entre les blédiens et les ovomaltiniens. De ce que l'esprit de secte peut contaminer les modèles mentaux à usage courant, on trouve là des exemples qui, à mon avis, ne se traitent pas du tout, dans le regard que je porte sur le monde contemporain, par l'ironie. La perte du regard ironique sur la vie est, à l'heure actuelle, bien inquiétante. Alors, chers amis, militons pour que ça revienne! Il y a un autre truc, qui tout à coup m'effleure : la première question que Bruit n'a posée, ça a été la question de l'amour des terres lointaines. On est beaucoup parti sur le surréalisme, les fétiches d'Amérique et d'Océanie, le goût cultivé par Apollinaire...

G. B. — Oui, ça me donnait envie de vous questionner. Vous citez souvent Conrad : très grande littérature, très dénonciatrice. Mais il y a tout ce courant qui pour moi, il faut bien le dire, se réduit à des noms, parce qu'il est situé côté réactionnaire, etc. Toute cette littérature de gens comme Pierre Loti ou Claude Farrère, est-ce que ça ne mériterait pas d'être relu?

L. B. — Je crois effectivement... Un des plus grands drames de la culture, c'est le problème que pose l'étude de la philanthropie. Parce que philanthropie et eugénisme sont pratiquement synonymes. L'amour de l'humanité, quand j'en parle maintenant, c'est à la lumière de ce que je sais de l'amour dominateur : le crime passionnel apparaît dans notre société comme le plus humain au lieu d'être le plus infâme, puisqu'il est

le comble de la mainmise du sujet humain sur le sujet humain. Et il y a dans l'amour des terres lointaines le même amour dominateur, l'amour conquérant, l'amour tutélaire, l'amour protecteur ; et puis il y a l'autre versant de l'amour. Et dans le versant disons non-dominateur, il y a la dimension dont nous parlons, à laquelle nous avons été très attachés. Quand j'étais gosse, aux chiottes il y avait des paquets de journaux, on lisait beaucoup le journal, et on se faisait reprocher de rester trop longtemps dans les lieux; et je me souviens de mes réflexes (quel âge je pouvais avoir? je ne le saurai jamais...) quand j'ai vu sur **Le Petit Journal Illustré** les méchantes images des méchants nègres, deux noms sont restés pour moi inscrits dans ma mémoire, dans les racines profondes de ma culture, c'est Béhanzin et Samory; ils sont restés pour moi comme les images de ceux qu'on prétend civiliser. Ils ne m'auront pas avec ça! Il y a cette résistance extraordinairement précoce : comment ça peut venir à des gens comme moi, j'en parle souvent, mais je n'arrive pas à... Ce que je voulais dire, c'est que cet amour des terres lointaines a beaucoup à voir avec la vocation médicale. Il n'y a pas de modèle plus accompli de la vocation soignante que la médecine de marine. Comme par hasard j'ai été candidat pour ce métier là. Je n'avais pas préparé le concours, je l'ai passé un peu pour la forme, on ne sait jamais. Mais j'ai passé le concours de Bordeaux avec l'idée que la vocation de s'intéresser aux proscrits en tant que des fous, cet intérêt pour les proscrits, pour les rejetés, va avec la vocation de s'intéresser aux terres lointaines, aux habitants des terres lointaines, et ça va très loin. Je correspond beaucoup avec l'intelligentsia de l'Océan Indien, comme par hasard, et je suis en train d'écrire à Reverzy : je reprends toute cette trajectoire qui s'enracine dans les chiottes familiales avec Béhanzin et Samory; cette idée d'aller s'intéresser aux terres lointaines, c'était comme l'intérêt pour les fous, et elle a joué un rôle extrêmement puissant dans tout un courant de formation. Quand j'ai participé à Lima à une conférence de l'Organisation Mondiale de la Santé Mentale, j'ai été pris dans un tumulte effroyable. Au fond, plus que dans les congrès de psychiatrie, c'est l'endroit où j'ai été le plus en contact avec la psychiatrie mondiale. Je me souviens qu'il m'est arrivé d'animer un symposium dans lequel j'ai développé longuement le thème de ce que nos sociétés ont exporté dans le monde de pure et simple infamie. Je me souviens que j'avais un témoignage récent à ce moment-là c'est celui d'Henri Colon, qui était un médecin officier de marine; il était un extraordinaire débatteur, et il disait que les psychoses chroniques dans leur évolution telle que nous la connaissons sont une importation en Afrique du colonialisme occidental, que même l'islamisation n'avait pas introduit dans les sociétés tribales.

L'évolution de la folie dans les sociétés tribales n'a pas été tellement modifiée par l'islamisation, mais elle a été profondément modifiée par le modèle occidental qui a exporté partout ce que nous — alors moi je parlais à mes interlocuteurs, devant eux — ce que nous considérons comme une infamie. Le système colonial a fait qu'on s'est servi du modèle qui était celui qui s'était produit dans nos sociétés. Et c'est vrai que nous sommes capables de produire un anti-modèle, celui de la critique de notre système, le modèle de notre résistance à « ça » qu'on veut nous imposer; mais il faut reconnaître qu'on est vraiment à un niveau très à côté de l'efficacité et que ces solidarités n'ont que peu d'effet. Je reviens toujours à la perte des solidarités mentales. Il faut dire que l'internationalisme, « Prolétaires de tous les pays, unissez-vous! », a été dans l'histoire du monde une grande, une immense chose, mais sa dégradation, sa déconfiture est pour moi ce dont nous avons le plus à guérir, ce dont nos sociétés ont le plus à guérir ce désarroi, cette incapacité, cette paralysie de l'esprit et de l'imagination résultent de l'ensevelissement des pensées dans la ruine de l'internationalisme, et je dis souvent que la seule espérance que l'on puisse travailler, c'est celle du développement de solidarités mondiales aussi différentes de la III^e Internationale que celle-ci l'a été du Saint Empire romain germanique, quelque chose qui ait un caractère d'innovation qui va avec la résistance à l'effacement de ce que nous sommes. Quand les gens comme moi regardent les purifications ethniques, les luttes tribales, le style de leur télévision quand ils parlent des autres dans un langage ultra-sectaire, et nous sommes tout de même dans le monde un certain nombre à penser comme ça, je m'amuse dans ma découverte du monde à dire : il y en a à Chicago, il y en a à Nouméa, il y en a à Belgrade, il y en a à Tbilissi, il y en a à Moscou, il y en a partout. Mais nous sommes extraordinairement persécutés par une méconnaissance grandiose. C'est ça, la solitude. Solitude et solidarité arriver à faire ensemble, à réunir toutes ces singularités, parce que nous sommes tout de même des gens très singuliers, mais il n'y a rien de plus fort dans les potentiels humains que l'harmonie des singularités et des solidarités. Ce n'est pas dans les chromosomes, ça a été fabriqué. Les gens sont fabriqués de telle sorte qu'ils deviennent comme ça. Mais en même temps il traîne partout quelques traces, quelques germes de cette liberté qui s'épanouissent dans la passion des cultures originales, des cultures locales, dans l'amour des cultures lointaines. Là se trouvent d'énormes divergences, entre la littérature coloniale qui est colonialiste et la littérature des terres lointaines qui est anticolonialiste.

M. G. — Pour en revenir à eux, Loti, Farrère, ne peuvent être réduits à leur narcissisme ou à leur colonialisme. Ils ne sont pas Ségalen mais ce sont aussi de fins observateurs, qui savent avoir un regard de sympathie. Les Tharaud, eux, sont des littérateurs colonialistes.

L. B. — Je ne connais pas de grands noms à la littérature colonialiste, mais elle existe. Le peuple français a été nourri de best-sellers cultivant le mépris des barbares.

G. B. — Est-ce que vous avez formulé, assez rapidement, en partant de vos lectures de chiottes comme vous dites, un lien profond entre le fou, pour parler vite, et le colonisé ?

L. B. — Ah oui... Je dois dire que parmi les infiltrations plus ou moins secrètes, il y a l'infiltration par le grand-père. Le grand-père Maxime Dubuisson, aliéniste contestataire, a été dans l'autre guerre médecin directeur de l'Hôpital Psychiatrique de Saint-Alban, comme je l'ai été dans la seconde guerre mondiale. Il faisait des rapports en vers dans lesquels j'ai lu, étant gosse : «*Dans ce pays sauvage et rude/A mille mètres d'altitude/L'Administration cynique/Envoie ici ses fous d'Afrique* ». Or dans ce rapport du grand-père, qui est là, qui traîne, qui est dans la culture familiale, l'idée d'expatrier les fous d'Afrique dans la Lozère et l'amour de la folie sont présentes. Le grand-père était un prédicateur de l'amour de la folie; il disait toujours que les fous étaient infiniment plus intéressants que ceux qui les enfermaient, et j'ai été imprégné par cela. C'était un bourgeois anarchisant, un grand admirateur de Laurent Tailhade, abonné au **Courrier Civique**. Tout cela a fait qu'il y avait de la littérature anarchisante à la maison, et ça a joué un rôle très important. De là cette résistance à la proscription de l'Autre, et la notion de résistance à l'oppression de l'Autre, au mépris de l'Autre, et à la domination par l'Autre. Mes derniers discours reprennent beaucoup ces choses-là sous un aspect contemporain. Le grand phénomène du jour, dont les journaux se sont mis à parler, c'est l'intoxication médicamenteuse du peuple français. C'est tout de même bien préoccupant que notre peuple, dans ses comportements, dans notre société, soit envahi par la prolifération, l'inflation, la majoration de tout ce qui est aux antipodes de la « libre disposition de soi ». Le remède, ça ne sert qu'à ça : que les gens soient intoxiqués par l'idée que c'est plus fort qu'eux, qu'ils ne peuvent pas faire face aux difficultés de la vie et que donc il leur faut absorber des substances étrangères; et les exemples sont grandioses dans l'histoire de la psychiatrie de tous les temps, y compris et surtout de la psychiatrie contemporaine, de la minoration de tout ce qui permet d'aider l'homme à disposer librement de soi. C'est ça la clé de tous

les problèmes contemporains ; si l'on croit que l'affaire des médicaments, c'est une petite affaire concernant l'avis des docteurs, pas du tout! C'est un signe majeur de la barbarie contemporaine. La psychiatrie contemporaine est remplie d'illustrations caricaturales de cette idée de minorer. Le jour où j'ai appris la mort d'Ajurriaguerra, j'ai reçu d'un marchand de drogues un prospectus, signé d'un psychiatre, disant qu'une recherche était lancée pour dépister les cas dans lesquels une psychothérapie serait possible, *sic*, en même temps qu'une chimiothérapie! Et alors on enseigne partout, partout, et c'est répété bêtement par tous les élèves possibles de l'école de psychiatrie contemporaine, que les médicaments sont faits pour favoriser la relation, en un sens tel que l'idée que donner une drogue à quelqu'un doit être précédé d'un travail relationnel savant est une idée complètement barrée. C'est un truc énorme! La vérité historique? Quand en 1952 la chimie a fait sa percée avec le 45-60 RP, tout le monde s'est dit...! Eh bien, il n'est pas facile de chiffrer la guérison; il est pourtant des aspects chiffrables : ici, c'est les durées de séjour, et ça se compte en jours. Or le passage à un moment où les séjournants dans le service séjournèrent moins d'un mois, et il y en a eu plus de la moitié, est antérieur à 1952. C'était dû uniquement à l'amélioration du travail relationnel et au développement du travail hors les murs. Le travail hors les murs est un des principaux facteurs qui permettent cette amélioration. Quand les gens ne sont pas à l'hôpital pensant qu'ils y sont jusqu'à ce qu'ils soient guéris comme c'était écrit sur les tablettes administratives, à ce moment là leurs symptômes sont moins marqués et ils guérissent mieux. Ce document statistique est un document extraordinaire! Et il y a une non moins extraordinaire méconnaissance de ça. Je vais vous poser une question à mon tour. Cette idée d'inflation fantastique de la mainmise du scientisme sur le sujet humain avec l'offensive systématique contre la libre disposition de soi, c'est un regard très éclairant sur le fonctionnement du monde contemporain. Et je me disais, ravivant une question que je m'étais beaucoup posée, mais probablement pas assez : pourquoi en France plus qu'ailleurs? Parce que c'est vrai qu'en France le phénomène en question a le record du monde! Une des questions que je me pose et que je vous pose, et qui pourrait faire l'objet justement de ce qui tourne autour de notre conversation, c'est est-ce que ce n'est pas la faute de Jules Ferry? C'est la faute de Jules Ferry. Je pense que l'esprit dominateur sur autrui, et on revient à la question des fous et des sauvages, l'esprit dominateur sur autrui a probablement été cultivé dans les mentalités françaises avec beaucoup plus de profondeur que dans n'importe quel pays du monde. Je voudrais bien savoir comment les gosses pouvaient être formés à l'école

dans l'autre grand pays colonisateur qui était le Royaume-Uni, alors qu'en France la cristallisation, l'anéantissement par l'école laïque, obligatoire et gratuite... Je ne vois pas cela apparaître au niveau de la réflexion fondamentale. La France est le pays dans lequel l'école gratuite, laïque et obligatoire a été créée par la Révolution. D'abord, c'est un rapport de Talleyrand, puis celui de Condorcet, puis le grand rapport de Le Pelletier de Saint-Fargeau. La Convention a établi l'école laïque obligatoire et gratuite et Thermidor l'a démolie. Et le XIXe siècle a été le siècle de Falloux. Quand on pense à la désinformation qui a régné quand la France s'est mise à parler de Falloux, c'est effrayant comme malformation des esprits! Pour que la République organise l'école obligatoire et gratuite, il a fallu le colonialisme. Et notre société en a imputé la paternité à celui qui a déclaré à la Tribune de l'Assemblée que les Droits de l'Homme, ce n'était pas fait pour les sauvages d'Afrique. Parce qu'il l'a dit. Il a dit : « Si les Droits de l'Homme étaient faits pour les sauvages d'Afrique, alors, de quel droit irions-nous leur imposer notre commerce ? »

M. G. — C'était une des choses que disait Marx : que les gens de droite, les réactionnaires, avaient toujours été très conscients, et il avait insisté à plusieurs reprises sur cette conscience politique, plus claire dans un certain sens que celle des révolutionnaires.

L. B. — Que l'école française a été surabondamment l'école du colonialisme, c'est quand même une chose qui n'est pas trop méconnue, mais que ça aille avec le fait que la France est le pays dans lequel on administre le plus volontiers les drogues qui empêchent les gens de faire le plus libre usage de leur propre conscience, c'est quelque chose à quoi on n'a pas beaucoup réfléchi. Les rapports entre colonialisme et psychiatrie pourraient s'éclairer de ce côté-là. Que la France soit le pays du monde où l'administration de drogues est le plus développée a bien à voir avec la formation de base, de domination sur les tribus, le préjugé dominateur; tout ça tourne autour de la formation de la mentalité dominant-dominé. On parlait de Queneau, l'histoire sur le bon usage des tranquillisants...

G. B. — Aux États-Unis, il n'y a pas une consommation ?

L. B. — Ah si, il y a aussi une inflation. Mais je reviens à une grande inconnue pour moi. Je voudrais que d'autres que moi-même, très informés, voient dans quelle mesure l'inflation française, record du monde États-Unis compris, ne viendrait pas de l'expansion de l'esprit dominateur, déjà infiltré chez les enfants des écoles. C'est une question que je pose; je pense qu'il doit y avoir de ça.

G. B. — Deux mots très brefs, qui demanderaient argumentation, pour répondre à votre interrogation. A mon sens, l'École, aujourd'hui, dans notre société telle qu'elle fonctionne, contribue à faire vivre les enfants et leurs parents sous très haute tension. On fait face comme on peut, pour ne pas disjoncter. Aussi cette tension n'est-elle pas étrangère, on peut le penser, à l'abus de médicaments, et chez les enfants, et chez les parents. Et chez les profs !

L. B. — Oui... Le nombre de gosses à qui on a donné un tranquillisant contre les crises et les larmes et qui voient papa, et surtout maman, ne pas pouvoir supporter les difficultés de la vie sans prendre la substance magique qui..., qu'est-ce que diable ça a à voir avec l'incitation à se droguer? On ne se pose pas cette question là, alors que cette contamination des mentalités est effrayante.

G. B. — On a parlé de la chimie. Il y a eu aussi l'électricité. L'électrochoc...

L. B. — L'électrochoc a été un traitement d'une extrême efficacité; ça a été la première occasion de triomphalisme psychiatrique. Le problème des gens comme nous, c'était de résister à la demande d'électrochocs abusive de la part de gens qui étaient correctement traités avec. En même temps l'électrochoc a été le comble de la barbarie asilaire, quand on pense à la manière dont on s'en est servi dans leur système, avec ces séances de chocs où rien de ce qui était thérapeutique n'était pris en considération : la seule chose qui soit thérapeutique dans l'électrochoc, c'est l'assistance au réveil qui est extraordinairement féconde quand on parle au moment où le sujet reprend conscience; quand on parle avec lui, on l'aide à se reconstruire. Mais le mépris profond de tout ça fait qu'on croit à la fée électricité. La fée électricité dans le vécu commun de l'électrochoc, c'était comme les vertus de la chimie actuellement. La manière dont l'électrochoc a été pratiqué dans les services de psychiatrie du monde occidental est une sorte de comble de la barbarie asilaire, ce qui fait qu'au fond il n'a pas volé sa mauvaise réputation. Le comble de la barbarie : quand on dit ça, quand on le suggère simplement sans le dire trop sauvagement, on sait déjà qu'on va être pris comme un grand accusateur. Le problème de gens comme moi, c'est qu'en disant des horreurs pareilles, et des horreurs comme ça on n'a pas cessé d'en dire : « si vous vous étiez sérieusement occupés des malades, avec l'intelligence des malades, avant 1952... », les gens qui fonctionnaient là-dedans, les gens qui étaient responsables, qui étaient chefs du système qui marchait comme ça, ces gens vous considéraient comme une sorte d'ange exterminateur. L'extrême gravité est là. Il a été écrit, noir sur blanc, que j'étais entraîné par ma passion à dire des choses qui risquaient dans leur

publication d'entraîner des poursuites judiciaires, alors que le fond du problème est justement que, quand on est le porte-parole qui renifle les maléfices des aberrations du comportement et qui dit « faut pas faire comme ça », on est en même temps celui qui ne cesse de dire, et je n'ai jamais cessé de le dire, que l'ardeur et la persévérance dans le procès des systèmes ont comme principale perversion sa dérive dans le procès des personnes, et que se laisser entraîner, déraiper, patiner dans le procès des personnes, c'est le signe même d'un manque d'ardeur et de persévérance dans le procès des systèmes. Cette position est une position de rejet radical de personnaliser tel salaud qui etc. etc., ce qui est une sottise, ce qui est une malfaisance, quelque perversion de l'esprit. En 43, j'ai été invité au Colloque de Bonneval. A l'époque, il y a une référence à Lacan très forte, c'est celle au discours sur le peu de réalité quand il parle de l'alterlocution : Mais à qui s'adressent-ils donc? A l'interlocuteur vraiment présent ou à quelqu'un d'imaginaire mais plus réel, le témoin de la solitude, le messenger du destin? . Texte admirable. Ce qui a été dit au niveau de l'expérience analytique, nous l'avons très intensément vécu : de quel imaginaire d'autant plus réel sommes- nous responsable en tant que médecin de l'Institution? L'Institution, c'est l'Asile. Qu'est-ce qui se passe dans le vécu de notre interlocuteur et le nôtre? Pour lui nous sommes ce qu'il imagine, alors que nous sommes le contraire, les briseurs du système d'exclusion. En 43, vingt ans avant ***Naissance de la clinique***, nous avons dit notre connaissance de la folie est fausse parce qu'elle est fabriquée par nos instruments de connaissance, parce que nous ne savons pas le voir, parce que, comme dira Foucault, cette recherche d'une folie qui serait saisissable à l'état sauvage est une intoxication de l'esprit nous ne connaissons que ce qui se passe entre qui et qui. Cette analyse des principes mêmes de la connaissance est ce qui nous a fait les dénonciateurs du système. Il faut arriver à faire le procès d'un système dont le modèle historique est tel que le maniement ordinaire de l'électrochoc. Mais cette position de principe vous introduit dans l'histoire comme l'horrible dénonciateur etc. Cette sorte de maléfice qui porte sur les novateurs qui disent : c'est pas bien, il faut faire autrement est une chose effroyable du point de vue de la logique qui nous anime. Je reviens toujours sur singularité et solidarité, ou sur ressemblance et différence. Le fait que les êtres pensent de la manière la plus singulière, c'est ça le problème de la solitude du résistant de fond; ceux qui pensent de la manière la plus singulière, ceux qui regardent les choses avec un regard qui n'est pas le regard commun, ordinaire, ceux-là sont les militants de la recherche de toutes les solidarités. Mais dans quelle mesure tel ou tel novateur est-il le représentant exemplaire des modèles

que je viens d'énoncer? Dans quelle mesure se garde-t-il de dériver vers les procès de personnes? Dans quelle mesure se manifeste-t-il comme apôtre des solidarités? Dans quelle mesure? Car, je le disais à la fin de mon texte, nous sommes tous manipulés; il y a une situation qui nous manipule. La question est de savoir si on en a conscience, parce que, quand on en a conscience, on est armé pour y résister : il faut savoir que le péché des novateurs, en quelque sorte, c'est le sectarisme, la prohibition d'autrui. La prohibition d'autrui, qu'on le veuille ou non, reste le fin fond de tous nos problèmes : nous ne parlons que de ça, de l'esprit de domination sur une engeance autre. Et quand on pense que la prohibition d'autrui est justement l'horreur à combattre, on est alors cet apôtre de la solidarité dont je parle.

G. B. — Il y a une grande figure qu'on a évoquée rapidement, c'est Artaud. Et puisque vous avez parlé des électrochocs, je voulais poser une question Artaud et l'électrochoc ?

L. B. — Artaud sert beaucoup de prétexte au discours contemporain sur l'électrochoc, qui est un des discours les plus idiots du siècle. Un des plus en dehors de toute réalité, le plus porteur des fantasmes de celui qui le parle. Les gens qui parlent d'électrochocs ne parlent de rien dont ils ont la moindre idée. Rien. Ils sont totalement à côté. Je cherche quelqu'un pour faire une thèse sur les électrochocs. J'ai cherché, je n'ai jamais trouvé. L'électrochoc méritait bien sa réputation à cause de l'usage qui en a été fait. Tous les problèmes de la connaissance se posent autour d'un problème qui n'est pas celui du contenu strict ou étroit de la connaissance, mais de l'usage qu'on en fait. L'atome est un exemple grandiose de ce problème. Le problème n'est pas de savoir si l'atome etc., c'est de savoir ce qu'on fait avec. Et l'électrochoc illustre de manière caricaturale la problématique d'un moyen de soin où tout est dans la manière de s'en servir. Le reste ne compte pas. Les vertus magiques de l'électricité comme thérapeutique, l'invention est complètement idiote. Quel est le principe de l'invention? Le gars qui a inventé ça l'a fait dans l'idée que l'épilepsie était le contraire de la schizophrénie. Donc, on avait trouvé : on allait donner des crises convulsives au malade. Ça a été inventé comme ça, et c'était complètement idiot. Il se trouve qu'en pratique ça a donné des résultats satisfaisants, notamment sur les mélancoliques, mais que l'histoire de s'en servir, comme on disait tout à l'heure, en fait vraiment le comble même de ce dont nous parlons. La question n'est pas les vertus de tel ou tel agent physique ou chimique, la question, c'est la manière de s'en servir. L'électrochoc a illustré ça de façon exemplaire. Alors, le discours charognard ordinaire sur Artaud

reproche à Ferdière d'avoir fait des électrochocs à Artaud, comme si l'idée qu'Artaud ait pu ne pas être soigné avec l'électrochoc à ce moment là était concevable. Il est inconcevable que dans les années 40 quelqu'un d'aussi malade qu'Artaud n'ait pas bénéficié d'une cure d'électrochocs. Alors comment arriver à faire savoir à l'opinion publique à l'heure actuelle que la question de l'électrochoc est la question la plus pourrie qui existe dans la malformation de l'information scientifique? Récemment il y a eu une prise à partie de Ferdière dans une radio à la con dont j'ai oublié le nom, qui disait qu'il était un médecin nazi et qu'il avait été le bourreau d'Artaud. Bien sûr, ça fait partie de la légende. Enfin, je connaissais bien Ferdière. J'ai pensé à lui à propos de notre entretien et de l'influence surréaliste. Je me souviens d'un débat dans lequel j'ai dit que la grande méconnaissance sur le progrès de la psychiatrie, c'était la méconnaissance de l'influence du mouvement surréaliste, du point de vue de la désaliénation. Et un de mes interlocuteurs me dit mais le surréalisme et la psychiatrie, c'est Ferdière ; alors, je n'ai pas insisté, parce que je connais bien mon Ferdière, et je sais que ce n'est pas un très grand porteur du mouvement surréaliste en ce sens qu'il a été beaucoup trop mangé par l'esthétisme, et que, s'il s'est beaucoup intéressé à ce que nous faisions à Saint-Alban, au mouvement de réforme institutionnel, personnellement il n'en a pas fait lourd ! Il n'a pas été un militant du changement des institutions. Aussi quand on dit que « psychiatrie et surréalisme, c'est Ferdière », je préfère laisser tomber. Mais en réalité le psychiatre qui disait ça était lui-même contaminé par la version Saint-Germain-des-Prés de l'histoire d'Artaud. D'autant qu'il était trop jeune pour connaître bien l'histoire de l'électrochoc. Il n'avait pas de connaissances personnelles, et encore moins la connaissance historique de cette vérité historique très méconnue. Y compris par notre faute parce que aller dire que l'électrochoc, tel qu'il est pratiqué, est une saloperie dans un environnement peuplé des chefs des services dans lesquels se pratiquait cette saloperie, il faut le faire et on l'a très peu fait. Le problème est qu'on dit des trucs qui vont être incorporés comme des attaques personnelles.

G. B. — Dans le cas d'Artaud, est-ce que tout le travail de reconstruction de la personnalité dont vous parliez, au réveil, était bien conduit ?

L. B. — Je n'en sais rien, je n'y étais pas. Mais je pense que Ferdière devait avoir à l'égard d'Artaud une attitude très humaine. Il l'admirait énormément; c'est pourquoi il l'avait fait venir dans cette boîte infâme dont il avait hérité, après avoir été chassé par la Préfecture de la Seine, au début de l'Occupation; comme il était le contraire d'un fasciste, il s'était

fait évacuer, ne serait-ce que, parce qu'en tant que médecin directeur, il n'avait pas voulu exécuter les ordres de limoger le personnel... Un type un peu hurluberlu, mais qui avait beaucoup de qualités. Il est parti à Rodez, et il est devenu le médecin directeur d'un asile condamné depuis 1938. Condamné. Voué à mort. Détruit dans l'esprit administratif, il apparaissait, en ayant encore des services d'hommes, comme une survivance du passé. Dès 1938 le Conseil Général de l'Aveyron en avait confié la succession à une Congrégation, pour construire un établissement privé, le seul établissement psychiatrique en construction en France à la Libération. Et quand j'étais conseiller technique au Ministère de la Santé Publique, j'ai pu voir les plans de l'hôpital psychiatrique privé en question, où déjà étaient hospitalisées les femmes de l'Aveyron. J'ai cru d'abord qu'il s'agissait d'une mystification, j'ai eu du mal à le croire... Il y avait notamment un quartier — ça s'appelle un quartier, les pavillons — de 70 cellules, avec les chiottes dedans, à la turque, sans aucun autre lieu. Les pauvres fous, dans un enfermement total, c'était effrayant. Alors Ferdière a travaillé pendant l'Occupation clans un asile dont l'option était déjà prise en 1938 de le détruire. Il faut imaginer ce que, pendant l'Occupation, un établissement hospitalier condamné à mort pouvait représenter, surtout pour les fous. Il a bossé là-dedans, et c'est là qu'il a fait venir Artaud, au grand scandale de certains. Les émissions télévisées qu'on a vues illustrent cette perversion de l'esprit dont je parlais : c'était présenté comme un procès de Ferdière, c'était une affaire de personnes. Envoyer Artaud dans le même endroit que les bergers du Rouergue! Ferdière n'était pas un militant actif du changement, mais il était quand même de cette trempe sur le développement des idées; et il s'est intéressé à la façon dont nous autres étions en train de révolutionner les conditions de traitement des bergers du Rouergue, du Gévaudan. Lui, il était dans un hôpital condamné à mort, avec une absence de moyens gigantesque, où il avait rendu à Artaud le service de ne pas mourir de faim à Ville-Evrard. Le personnage d'Artaud est le prétexte des pires sottises qu'on puisse raconter sur la psychiatrie, sa mission, ses moyens, etc. C'est le comble de l'aberration. J'ai connu un peu Artaud à Ville-Evrard, à l'époque où il était au plus mal; il délirait, il passait sa vie à faire des lettres avec le nom de ses persécutrices, car c'était surtout des femmes. C'était surtout Hélène Manson, l'actrice, qui était au centre du système persécutif. Et il écrivait des trucs, en brûlant les noms avec sa cigarette. En même temps il vivait dans ce Ville-Evrard de malheur, où les malades mouraient de faim à tour de bras. Roumieux, un ancien infirmier de Ville-Evrard, a écrit un bouquin retentissant, *Le Travail à l'asile d'aliénés*; on le voit dans le

film sur Ville-Evrard qui a été fait par Desoille et qui est passé à Arte. Lui, Roumieux, l'infirmier retraité, dit : « Nous n'avons pas vendu notre âme au Diable, mais au système », quand il raconte comment on les faisait travailler. C'est un homme d'une lucidité exemplaire, il a très bien connu l'affaire Artaud, car il a été embauché tout de suite après la guerre et ses collègues lui parlaient d'Artaud, qui a beaucoup marqué la vie de l'établissement. Le matin Artaud sortait dans la cour, faisait ses exorcismes, puis rentrait en disant : « Vous pouvez sortir, je les ai chassés ». Il avait donc, avec ce monstre qui était les services de Ville-Evrard, une relation qui était quand même une relation où il y avait une humanité certaine qui permettait de dire aux infirmiers. « J'ai chassé les ennemis ». Mais personne ne peut imaginer, dans sa production fantasmagorique, ce qu'a pu être la réalité de la vie d'Artaud en psychiatrie.

G. B. — Mais vous dites qu'il serait mort de faim à Ville-Evrard...

L. B. — A Ville-Evrard, le taux de mortalité qui était de 8 % avant guerre est passé à 27 ou 28 % pendant l'Occupation. Les malades sont morts en masse. C'est là que nous avons vécu, des gens comme Folin, comme Duchenne, l'extermination douce. Quand on passait la visite le matin, ça sentait le cadavre, littéralement. C'était effrayant, effrayant, effrayant. Ça nous a beaucoup remués. Ce qui m'a le plus enlevé à la science, au sens ordinaire du terme, c'est d'avoir vécu ça. Quand on parle des culpabilités vécues, pourquoi est-ce que ça a fait si mauvais effet quand on a sorti la thèse de Max Lafon sur l'extermination douce? Dans les années 80, 80! Je me rappelle : Lafon m'a été envoyé par mes copains de Lyon, par Balvet, dont je parle souvent et qui est un de ceux qui ont inspiré le fil de ce que je disais tout à l'heure à propos de la crise, de l'angoisse, etc. Il y a un texte admirable de Balvet qui contient, sur le fond, une vision extraordinairement lucide de la thérapie relationnelle. Quand Balvet m'a envoyé le gars qui avait décidé d'écrire sa thèse sur l'extermination douce, je me souviens qu'on a dit ensemble à ce moment là : « mais on peut être psychiatre de nos jours, reconnu par soi-même, par l'École et par l'usage, sans avoir jamais entendu parler de ça! ». Le silence sur cette horreur là... Et ça a fait un foin de tous les diables quand on en a parlé, tellement ça apparaissait comme dérangeant dans le vécu de la famille qui ne demandait qu'à laisser traîner son image, une image paisible. Ce sont les mêmes motifs au fond qui ont fait que le Foucault a été accueilli comme une Oeuvre d'adversaire dans le monde psychiatrique. Alors il est bien évident que des horreurs comme ça, ou le texte de 43 : « Tout ce que nous savons de la folie est faux... La folie que nous décrivons est fausse... » tous ces trucs portent en eux les germes d'un clivage profond

avec la profession. Et dans la mesure où le médecin est un apôtre des solidarités, il y a beaucoup de choses qui l'écrasent. C'est le drame de notre vie.

Notes

1. Lucien Bonnafé, *Désaliéner? Folie (s) et société (s)*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 1992.
2. Dans François Tosquelles, *L'Enseignement de la folie*, Toulouse, Privat, 1992, P. 218-220, procès-verbal de la séance du 3 II 43 de la Société du Gévaudan.
3. Le poème d'Éluard, *Le cimetière des fous* est bien gravé sur la stèle de Saint-Alban. Mais les vers cités appartiennent au poème précédent, *Le monde est nul*, du recueil *Le Lit la table*, publié en Suisse au début de l'année 44 (cf. édition Pléiade, I, p. 1214). Éluard a réuni ces deux poèmes en un recueil publié en 1946 sous le titre *Souvenirs de la maison des morts*, et illustré par son gendre Gérard Vuillamy (cf. Album Éluard de la Pléiade, p. 245 et éd. Pl. t. II, p. 1050). C'est de ce recueil que parle L. B.
4. Sur Fougeron, voir Laurence Bertrand-Dorléac, *L'Art de la Défaite*, Paris, Seuil, 1993, notamment p. 220, 252, 255, 264, 280-282, 293, qui lient l'activité du peintre pendant l'Occupation aux positions critiques de l'avant-guerre 40, et surtout les p. 382-383 pour son adhésion au réalisme socialiste •. Par la même historienne, interview p. 383 sqq. dans *Histoire de l'art, Paris 1940-1944*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1986.